

# L'UNIVERSALISME EN CONFLIT. TROIS FÉMINISTES EUROPÉENNES DANS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Caroline Fayolle

Comme en témoignent les récentes polémiques autour du festival afro-féministe Nyansapo, la pratique politique de la non-mixité suscite régulièrement dans l'espace public des réactions, d'autant plus violentes quand elle est revendiquée par des féministes racisées. Elle serait, selon ses détracteurs, un symptôme d'une « communautarisation » de la société française venant remettre en cause l'universalisme républicain qui trouve ses fondements dans la Révolution française. Cette critique, qui participe au refoulement tant de la question du sexe que celle de la « race » dans l'histoire de France, s'appuie notamment sur deux oublis révélateurs. D'une part, ce sont bien les hommes révolutionnaires qui ont pratiqué en premier lieu cette non-mixité en fondant des clubs politiques réservés à un public masculin. D'autre part, – et c'est ce point qui nous intéresse ici – l'universalisme révolutionnaire est loin de constituer une unité. Bien au contraire, il a suscité des interprétations conflictuelles qui ont fait s'opposer différents modèles. Pour exhumer ces conflits autour *des universalismes* et interroger leur historicité, il apparaît heuristique de restituer le combat des pionnières du féminisme<sup>1</sup> pendant la Révolution française qui éclaire les non-dits de notre actualité. La mémoire collective a retenu les noms d'Olympe de Gouges et Condorcet comme les porte-voix de la lutte pour l'égalité politique entre les sexes pendant la Révolution. Il est notable que, parmi ce courant très minoritaire, on trouve aussi trois femmes étrangères qui, présentes à Paris, se sont engagées dans le processus révolutionnaire : l'Anglaise Mary Wollstonecraft, la Liégeoise Théroigne de Méricourt et la Hollandaise Etta Palm d'Aelders. Afin de décentrer l'histoire du féminisme révolutionnaire en France, cet article se propose de croiser les trajectoires sociales, les écrits et les pratiques politiques de ces militantes venues d'ailleurs. Comme la plupart des féministes révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, ces femmes sont socialement des « inclassables » (Riot-Sarcey 2008, 38) : bourgeoises déclassées et autodidactes, mondaines désargentées, femmes libres menant une vie sexuelle en dehors du mariage... Si elles ont pu avoir des relations sociales en commun, il ne semble pas qu'elles se soient côtoyées directement et elles ne se citent pas dans leurs écrits respectifs. Pour autant, leurs positionnements et leurs revendications se font largement écho. Et cela parce qu'elles partagent l'expérience d'une double exclusion : en tant que femmes et en tant qu'étrangères. Chacune à leur manière, elles vont chercher, à partir de cette expérience, à se frayer des voies pour concrétiser la promesse révolutionnaire d'émancipation.

---

<sup>1</sup> Le terme « féminisme » est anachronique pendant la Révolution française. Il faut en effet attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'il apparaisse avec son sens moderne sous la plume d'Hubertine Auclert. Pour autant, on l'utilise ici comme catégorie d'analyse pour nommer la lutte pour l'égalité entre les sexes. On le préfère à celui de « protoféminisme » qui induit une lecture téléologique.

Comme l'a souligné le philosophe Étienne Balibar, qui a croisé la pensée de Mary Wollstonecraft avec celle du théoricien des luttes anticoloniales Frantz Fanon, ces voix critiques font comprendre que ce qu'il nomme « les grandes différences anthropologiques » (le sexe, la race, l'anormalité) ne relèvent pas du « particularisme » mais au contraire « du conflit des universalités » (Balibar 2011, 477). L'enjeu pour le féminisme moderne n'est pas une « remise en cause de l'universalisme », mais une opération du « dévoilement de sa contradiction » (*Ibid.*, 480). S'inscrivant dans cette perspective, cet article défend l'hypothèse que la position de « paria » (Varikas 2007) des trois femmes étudiées leur permet d'interroger depuis la marge l'universalisme révolutionnaire et de le mettre en tension. Parce qu'elles y décèlent des failles et des contradictions, elles sont en mesure de penser un universalisme pluriel qui soit propre à garantir, de manière concrète, l'émancipation des catégories sociales minorisées. En cela, leurs voix dissonantes et leurs actions sont des moteurs de l'histoire car « il n'y a pas d'universalité sans une dialectique, sans contradictions qui lui insufflent son énergie et son mouvement » (Balibar 2011, 514).

## Des militantes révolutionnaires venues d'ailleurs

### Des trajectoires bouleversées par l'événement révolutionnaire

Dans la vie des trois femmes étudiées, la Révolution constitue une rupture qui fait dévier leur trajectoire sociale et transforme leur subjectivité politique. Née en 1743 à Groningue en Hollande, Etta Palm d'Aelders<sup>2</sup> a 46 ans quand commence la Révolution. Après avoir été délaissée par son époux parti aux Indes néerlandaises, elle arrive à Paris dès les années 1770 où elle mène une vie de mondaine et de salonnière, tout en exerçant une carrière d'espionne au service des autorités de son pays (Blanc 1997, 213-234, 256-258 ; Vega 1989, 363-370). À partir de 1789, Etta Palm s'enthousiasme pour les événements révolutionnaires et constitue de nouveaux réseaux de sociabilité propres à servir ses engagements politiques. Proche du Cercle social (Kates 1985)<sup>3</sup>, elle devient membre en 1790 de la Société fraternelle de l'un et l'autre sexe et de la Confédération des Amis de la Vérité. Dans le cadre de cette confédération, elle fonde en 1791 un des premiers cercles de sociabilité féminine révolutionnaire : la société des Amies de la Vérité. Venue des Provinces-Unies, Etta Palm est issue d'un pays qui a connu quelques années avant la France un épisode révolutionnaire : entre 1783 et 1787, un mouvement de « patriotes » batave, se référant à la Révolution américaine, s'était opposé au pouvoir du stadhouder Guillaume V d'Orange (Jourdan 2008). Dans le Paris révolutionnaire, Etta Palm revendique fièrement l'héritage des « patriotes » hollandais. Devant l'Assemblée de la Confédération des amis de la Vérité, elle déclare ainsi qu'en raison de l'héritage républicain de sa patrie, les principes d'égalité et de liberté « sont innés dans [s]on cœur et ne datent point de la Révolution » (Palm d'Aelders 1791, 35).

Comme Etta Palm, Théroigne de Méricourt<sup>4</sup> (1762-1817) est issue d'un pays qui a connu un mouvement révolutionnaire. Née à Marcourt près de Liège, dans une famille aisée de la paysannerie ardennaise, elle n'a

---

<sup>2</sup> À son arrivée à Paris, Etta modifie son nom. Associant au nom de son époux « Palm » son nom maternel « Aelders », elle lui ajoute une particule et s'octroie le titre de baronne.

<sup>3</sup> Le Cercle social, fondé en 1790 par Nicolas de Bonneville et Claude Fauchet, occupe une place de premier plan dans l'expérience démocratique de 1791 et plus généralement dans la vie intellectuelle révolutionnaire jusqu'en 1793.

<sup>4</sup> Son nom sur son acte de naissance est Anne-Josèphe Terwagne. Sous la Révolution, elle porte le nom de Théroigne de Méricourt (nom issu de sa commune d'origine Marcourt). Comme Etta Palm d'Aelders, Théroigne a ajouté une particule à son nom.



pour autant pas assisté à l'insurrection liégeoise qui commence en 1789 simultanément aux événements français. Après plusieurs aventures amoureuses malheureuses qui l'ont menée à voyager dans différents pays européens, Théroigne séjourne seule à Paris quand commence la Révolution (Grubitzsch et Bockholt 1991 ; Roudinesco 2010). Les événements de juillet 1789 constituent pour la Liégeoise un choc qu'elle retrace quelques années plus tard dans un écrit autobiographique : « L'effervescence générale exerça bientôt son action sur moi. Je n'avais aucune notion des droits méconnus des peuples mais j'aimais naturellement la liberté. Un instinct, un sentiment vif, que je ne savais pas définir, me faisait approuver la Révolution, sans trop savoir pourquoi, car je n'avais aucune instruction » (Strobl-Ravelsberg 1892, 118). Autodidacte, Théroigne apprend la vie politique sur le terrain : « Le peu que je sais, je ne l'ai appris que peu à peu en assistant aux séances de l'Assemblée nationale » (*Ibid.*). Son assiduité aux tribunes de l'Assemblée la fait connaître d'autant qu'elle porte désormais un costume d'amazone qui symbolise sa nouvelle identité éclosée du bouleversement révolutionnaire et lui fait acquérir une forme de notoriété. Son salon accueille plusieurs révolutionnaires de renom et elle se lie étroitement avec le député Gilbert Romme avec qui elle participe à la Société des amis des Lois, puis à la Société fraternelle des amis de la Constitution.

L'anglaise Mary Wollstonecraft (1759-1797) vient quant à elle d'une nation qui devient rapidement la figure de proue des « ennemis » de la France révolutionnaire. Elle appartient au mouvement minoritaire des « jacobins » ou « radicaux » anglais qui s'engagent en faveur de la Révolution et cherchent à nouer des solidarités de part et d'autre de la Manche (Davis 2005). Issue d'une famille de la petite bourgeoisie ayant négligé son éducation, Mary Wollstonecraft est une autodidacte exerçant successivement des fonctions d'institutrice et de journaliste (Penigault-Duhet 1984). Elle se fait notamment connaître par la publication en 1790 de l'ouvrage *Défense des droits des hommes* qui défend les principes de la Révolution française contre les attaques de son compatriote Edmund Burke<sup>5</sup>. Pour observer d'elle-même le processus révolutionnaire, elle arrive à Paris en décembre 1792, soit environ trois mois après la proclamation de la République. Fréquentant les réseaux de militant-es anglais-es et américain-es à Paris, elle côtoie notamment John Hurford Stone et Thomas Paine (Aberdam 2003). Elle se lie avec le traducteur et ami de Paine, François Xavier Lanthenas, qui a également connu Etta Palm d'Aelders au Cercle Social. Si elle est enthousiasmée par la quête de liberté du peuple révolutionnaire, Wollstonecraft cherche toujours à maintenir un esprit critique face aux événements et à la société qui l'entoure. Elle est particulièrement sensible aux inégalités sociales qui continuent à structurer la France révolutionnaire. Dans une lettre rédigée à un ami le 15 février 1793, elle écrit :

« Il semble peut-être nécessaire à un observateur du genre humain de conserver avec autant de précision que possible le souvenir de la première impression que lui a faite une nation [...]. Il n'est donc ni inutile, ni présomptueux de noter qu'à mon arrivée à Paris, j'eus le regard frappé et l'âme attristée par les contrastes saisissants entre la richesse et la misère, l'élégance et les haillons, l'urbanité et la duperie. » (Wollstonecraft 2003 [1793], 463)

---

<sup>5</sup> Ce dernier dénonce la philosophie des droits naturels au nom de la « tradition » dans son célèbre ouvrage *Réflexions sur la Révolution de France* paru en 1790.

## La Révolution hospitalière ?

Tout comme les trois militantes étudiées, les étranger-es sont nombreux-ses à venir en France pour soutenir le processus révolutionnaire et travailler à son élargissement en Europe et dans le monde. Dans le contexte des premières années de la Révolution, où s'affirment les principes issus du cosmopolitisme des Lumières, ces étranger-es bénéficient d'une relative hospitalité qui se caractérise par l'octroi de droits aux étranger-es (Wahnich 1997). Le 30 avril 1790, sur la proposition du député Target, les étranger-es demeurant en France depuis cinq ans et disposant de « quelconque avoir » sont naturalisé-es. Mais surtout, après la chute de la monarchie, des hommes de lettres étrangers qui ont soutenu la Révolution sont proclamés citoyens français éligibles. L'anglo-américain Thomas Paine et le prussien Anacharsis Cloots sont alors élus députés à l'Assemblée nationale. Cette conception de la citoyenneté qui découle, non pas de l'appartenance nationale, mais de l'engagement pour la Révolution, s'accompagne progressivement d'une redéfinition de la figure de l'étranger-e qui devient une catégorie politique (*Ibid.*, 347-351). Sont en effet considéré-es comme étranger-es ceux et celles qui, bien que de nationalité française, sont accusé-es de trahir la Révolution comme les prêtres réfractaires, les aristocrates exilé-es, et après la chute de la monarchie, Louis XVI lui-même.

Dans ce contexte, Etta Palm et Théroigne de Méricourt affirment publiquement leur amour de la patrie française pour espérer ne plus être reconnues comme des étrangères mais bien comme des membres à part entière de la Cité révolutionnaire. Devant l'assemblée d'une société fraternelle, Théroigne déclare : « Citoyennes, n'oublions pas que nous nous devons toute entières à la Patrie » (Théroigne 1792, 2). Dans un discours « sur les démarches des ennemis extérieurs et intérieurs de la France » prononcé le 23 mars 1791, Etta Palm dénonce tout particulièrement ces Français-es que l'engagement contre-révolutionnaire la rendu étranger-es à leur patrie : « songez que ces monstres, nés parmi vous, n'ont des Français que le langage ; leurs âmes, pétries de boue et de poison, ne distillent que le crime et la trahison » (Palm d'Aelders 1791, 19). À l'inverse, elle souligne que son pays d'origine, les Provinces-Unies, « n'a rien de plus à cœur que de conserver la bonne harmonie qui règne entre les deux Nations alliées » (*Ibid.*). Pour les deux militantes hollandaise et liégeoise, être patriote signifie, non pas défendre sa patrie de naissance, mais adhérer à la Révolution. Mary Wollstonecraft reste pour sa part plus à l'écart de ces effusions patriotiques. Elle perçoit dans l'injonction à l'amour de la patrie la préexistence implicite de ce qu'on nommerait aujourd'hui le nationalisme, qu'elle dénonce autant chez les Français-es que chez ses compatriotes. Dans sa *Défense des droits des hommes*, elle condamne le patriotisme exacerbé anglais qu'elle compare à un amour irraisonné pour sa famille nationale :

« Votre affection réelle ou prétendue pour la constitution anglaise m'apparaît semblables à l'affection brutale de certains caractères faibles. Ils pensent qu'il est de leur devoir d'aimer leur famille avec une tendresse indolente et aveugle qui *refuse* de voir les défauts que leur amour pourrait contribuer à corriger, s'il se fondait sur des critères rationnels. Ils aiment sans savoir pourquoi, et aimeront jusqu'au bout » (Wollstonecraft 2003 [1790], 114).

Alors que des hommes étrangers peuvent accéder au statut de citoyen actif, les femmes, en dépit de leur engagement pour la Révolution, restent des citoyennes passives exclues du droit d'élire et d'être élues. Les trois femmes étudiées voient ainsi dans la différence des sexes la principale barrière à la construction d'une égalité politique réelle. Elles vont alors se forger une « conscience de genre », c'est-à-dire engager un processus de subjectivation politique visant à élaborer des modes de résistance à l'oppression spécifique vécue par les femmes (Varikas 1987). Pour autant, cette conscience de genre ne va pas remettre en cause leur engagement

pour la Révolution qu'elles envisagent comme un processus inachevé qu'il s'agit de radicaliser en faveur de l'égalité entre les sexes.

## L'émergence d'une « conscience de genre »

### Une deuxième Révolution pour et par les femmes

Le 30 décembre 1790, est lu à l'Assemblée fédérative des Amis de la Vérité un *Discours sur l'injustice des Lois en faveur des Hommes, au dépend des Femmes* écrit par Etta Palm. Osant s'exprimer en tant que femme et étrangère, elle s'excuse des fautes de français de ce texte en disant qu'elle a préféré consulter son cœur plutôt que le dictionnaire. Son discours commence par une dénonciation de « ces hommes iniques qui prétendent que rien ne peut nous [les femmes] dispenser d'une subordination éternelle » (Palm d'Aelders 1791, 5-6). Elle ajoute : « N'est-ce pas une même absurdité que si l'on avait dit aux Français le 15 juillet 1789 : Laissez-là vos justes réclamations ; vous êtes nés pour l'esclavage » (*Ibid.*, 6). Pensant la subordination des femmes comme un reliquat de l'Ancien Régime, elle appelle à une seconde révolution *pour* les femmes et réalisée *par* les femmes :

« Nous ne croyons pas avoir besoin auprès de vous, Messieurs, pour rompre les chaînes ignominieuses qui nous accablent, que des armes que la nature nous a donnés, les talents, le mérite, la vertu et cette faiblesse même qui fait notre force, et qui nous fait si souvent triompher de nos superbes maîtres » (*Ibid.*).

S'inscrivant dans le débat d'ampleur sur le droit au divorce (qui est finalement reconnu en septembre 1792), Etta Palm réclame une réforme de la famille et une stricte égalité de droits entre les époux (*Ibid.*, 37-40). S'adressant aux hommes révolutionnaires, elle déclare : « l'heure sonne : la justice, sœur de la liberté, appelle à l'égalité des droits tous les individus, sans différence de sexe, les lois d'un peuple libre doivent être égales à tous les êtres, comme l'air et le soleil » (*Ibid.*, 37-38). Lors de sa dernière intervention dans l'espace public, le 1<sup>er</sup> avril 1792, Etta Palm d'Aelders arrive à la tête d'une délégation de citoyennes à la tribune de l'Assemblée législative. Dans sa pétition, elle réclame notamment que les filles soient éduquées par la Nation et que la « liberté politique et l'égalité des droits soient communes aux deux sexes<sup>6</sup> ». Elle entreprend également de traduire en hollandais la célèbre brochure de Condorcet, *Sur l'admission des femmes aux droits de cité* (1790) qui dénonce l'exclusion des femmes du droit de suffrage.

### Droits naturels et articulation des luttes

Mary Wollstonecraft considère, comme Etta Palm, que l'exclusion politique des femmes constitue « une faille » dans la constitution française de 1791 qui permet à l' « hydre de la tyrannie » de s'infiltrer dans les fondements politiques de la France nouvelle et ainsi de mettre en danger le projet révolutionnaire dans son ensemble (Wollstonecraft 2005 [1792], 41). En 1792, elle fait paraître son ouvrage fondamental : la *Défense des droits de la Femme* où elle « réclame à haute voix JUSTICE pour une moitié de la race humaine » (*Ibid.*, 42). Comme

---

<sup>6</sup> Archives nationales, C145, n° 199. « Admission à la barre de citoyennes pétitionnaires », 1<sup>er</sup> avril 1792.

Olympe de Gouges qui fait paraître quelque temps auparavant sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791), Wollstonecraft interpelle dans sa préface l'ancien président de la Constituante Talleyrand. Elle pointe les contradictions des dirigeants révolutionnaires qui à la fois se déclarent universalistes et ne reconnaissent pas les droits politiques de la moitié de l'humanité. Elle se revendique de la philosophie des droits naturels qui fonde la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 et qui suppose que chaque individu dispose de droits de par son appartenance à l'humanité. Wollstonecraft souligne l'ambiguïté de la *Déclaration*. Son premier article, – « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits » –, peut se lire comme le constat descriptif d'un fait établi ou comme un impératif politique à concrétiser (Varikas 2006, 102). Pour Mary Wollstonecraft, c'est la seconde lecture qui l'emporte : l'universalisme implique de rendre réelle l'égalité entre tous les individus quels que soient leur sexe, leur couleur ou leur origine sociale.

Dès lors, la dénonciation de l'inégalité entre les sexes de Wollstonecraft s'intègre dans une critique plus générale des différentes formes de domination comme celle vécue par les pauvres ou encore l'esclavage (Maoulidi 2007). Comme Etta Palm, Wollstonecraft fréquente des membres de la seconde Société des amis des Noirs qui lutte contre l'abolition de l'esclavage (Dorigny, Gainot 1998). Elle côtoie notamment Hélène-Marie Williams écrivain d'origine anglaise qui s'est engagée pour l'abolition de la traite des Noirs. Dans sa *Défense des droits des hommes*, Wollstonecraft dénonce la notion de « tradition » qui, sous la plume de l'anglais Burke, vient justifier le commerce des esclaves :

« parce que nos ancêtres, dans leur ignorance de la dignité native de l'homme, ont légitimé un trafic qui constitue un outrage à la raison et à la religion, nous devrions nous plier à cette coutume inhumaine, et dire que cette insulte infâme envers l'humanité est en fait amour de la patrie et juste soumission aux lois qui garantissent la propriété ! – la garantie de la propriété ! Voyez en ces quelques mots, la définition de la liberté anglaise » (Wollstonecraft 2003 [1790], 46-47).

De même, sa critique de la propriété privée la conduit à dénoncer « l'inégalité des conditions » sociales qui « empêchera toujours les progrès de la vertu, en pervertissant l'esprit de celui qui se soumet comme de celui qui domine » (*Ibid.*, 94). Elle revendique ainsi autant l'émancipation des ouvrier·es que la fin des grands domaines agricoles et un partage plus égalitaire des terres (*Ibid.*, 110). Sur la question sociale, Wollstonecraft exprime dès février 1793 sa déception face aux réalisations de la Révolution française qu'elle conçoit comme profitant avant tout à la classe bourgeoise. Elle déplore : « si l'aristocratie de la naissance n'est renversée que pour faire place à celle de la fortune, je crains que les changements aient peu d'influence sur la corruption du gouvernement et les mœurs du peuple » (Wollstonecraft 2003 [1793], 465).

## **Briser les fers**

Théroigne de Méricourt, quant à elle, n'a pas cherché à théoriser l'oppression spécifique vécue par les femmes. Quelques traces écrites témoignent néanmoins du développement progressif de sa conscience de genre ; au nombre de ces traces, les « cahiers de Théroigne » rédigés lors d'un bref retour dans son pays d'origine où elle est arrêtée et incarcérée. Malade en prison, elle produit différents écrits où se mêlent des propos sur la vie politique révolutionnaire et « une série d'associations libres » qui se rapproche du récit de rêve (Roudinesco 2010, 104). Dans un passage surligné en noir où elle décrit une étrange maison « composée d'une face d'airain », elle note : « Au milieu, il y aura une femme qui foule la tyrannie à ses pieds. Cette tyrannie est



représentée sous la figure d'un homme. Cette femme me criera en me tendant la main : aidez-moi ou je vais succomber. Alors, je prendrai un poignard qui sera à côté et je frapperai l'homme » (Cité par Roudinesco 2010, 105). Dans un discours prononcé à Paris le 25 mars 1792, Théroigne dénonce publiquement l'oppression masculine qui persiste dans un régime censé être fondé sur le principe d'égalité. Elle harangue les femmes en ces termes : « Françaises, [...] élevons-nous à la hauteur de nos destinées ; brisons nos fers ; il est temps enfin que les Femmes sortent de leur honteuse nullité, où l'ignorance, l'orgueil, et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps » (Théroigne 1792, 5). Comme de nombreux révolutionnaires, Théroigne convoque un passé plus ou moins mythique pour ranimer l'énergie de la lutte. Comme le note à juste titre le sociologue Federico Tarragoni : « La révolution se fait, bien évidemment, au présent. Mais elle convoque également le passé, un passé réécrit suivant les émotions du présent » (Tarragoni 2015, 100). Théroigne célèbre ainsi l'héritage « de nos Mères, les Gauloises et les fières Germaines » qui, selon ses dires, « délibéraient dans les Assemblées publiques, combattaient à côté de leurs époux pour repousser les ennemis de la Liberté » (Théroigne 1792, 5-6). Cette référence à l'Antiquité gauloise et germaine, qui est alors revendiquée par d'autres militantes, vise non seulement à prouver que l'émancipation des femmes est un possible historique, mais aussi qu'elle constitue un retour légitime aux « origines ».

## Les voies de l'émancipation politique pour les femmes

Les actrices étudiées ne se contentent pas de pointer les contradictions de l'universalisme porté par les dirigeants révolutionnaires. Leurs prises de paroles et leurs pratiques politiques dessinent également deux voies concrètes pour permettre l'émancipation des femmes : l'éducation nouvelle et la prise d'armes. Alors que la première voie est défendue par Etta Palm et l'ancienne institutrice Mary Wollstonecraft, la seconde est revendiquée par Théroigne de Méricourt.

### Émanciper les femmes par l'éducation nouvelle

Mary Wollstonecraft et Etta Palm partagent l'idée qu'une nouvelle éducation pour les femmes est nécessaire pour construire de l'égalité réelle entre les sexes. La Société des Amies de la Vérité, fondée par Etta Palm, se dote d'une mission pédagogique. Elle vise non seulement à recueillir les petites filles pauvres pour les éduquer, mais aussi à diffuser le savoir politique auprès des femmes du peuple. Etta Palm justifie cet engagement par la nécessité de rompre avec « cette puérile éducation, plus faite pour les esclaves d'un sérail, que pour des compagnes d'hommes libres » (Palm d'Aelders 1791, 7). Pour légitimer la formation politique des femmes, elle avance un argument qui est évoqué, mais dans des sens différents, pendant l'ensemble de la période révolutionnaire : l'influence des femmes sur l'éducation des enfants. Soulignant le rôle pédagogique des mères, elle affirme la nécessité de les éduquer politiquement car « pour former des hommes libres, il faut connaître la liberté » (cité in Duhet 1981, 202). Récusant toute inégalité entre les hommes et les femmes sur le plan des qualités intellectuelles et morales, elle réclame en conséquence une éducation politique égalitaire entre les deux sexes (Palm d'Aelders 1791, 5).

Ces idées sont également défendues par Mary Wollstonecraft dont l'ouvrage *Défense des droits de la Femme* est à la fois un traité politique et pédagogique. Wollstonecraft dénonce en premier lieu les théoriciens de

l'éducation comme Rousseau et les pratiques éducatives de son temps qui, selon elle, visent à maintenir les femmes dans un état de subordination (Wollstonecraft 1792, 74). Pour l'auteure, c'est bien l'éducation, et non la « nature », qui a créé de l'inégalité et de la différence sociale entre les sexes. En cela, elle s'inscrit dans un courant révolutionnaire minoritaire qui estime qu'une éducation nouvelle serait capable d'effacer la différence sexuée et donc de faire advenir un « individu universel » (Fayolle 2017). Parmi les porte-voix de ce courant, on trouve le philosophe Condorcet qui, dans son cinquième *Mémoire sur l'instruction publique*, promeut une émancipation des femmes grâce à l'instruction. Comme Condorcet, Wollstonecraft estime que la fonction principale de l'instruction est de donner aux individus les moyens d'acquérir l'indépendance définie comme une clé d'accès à la Cité. Pour acquérir cette indépendance, il importe que les femmes renoncent à dépendre des hommes et apprennent « à pouvoir penser et agir par elles-mêmes » (Wollstonecraft 1792, 108). Pour cela, « il faut que les femmes exercent leur intelligence ; il n'y a pas d'autres fondements à l'indépendance du caractère » (*Ibid.*, 114). En conséquence, il est nécessaire que les enfants des deux sexes soient éduqué-es conjointement. Wollstonecraft estime que cette éducation partagée entre les deux sexes permettra de brouiller les identités de genre et de « viriliser » les femmes. Il s'agit de faire devenir les femmes « de plus en plus masculines » (*Ibid.*, 47), c'est-à-dire en réalité de les faire accéder au statut de sujet libre.

### **Armer les femmes**

Cette volonté de viriliser les femmes fait écho au projet de Théroigne de Méricourt. Comme le souligne Elisabeth Roudinesco, celle-ci porte son habit d'amazone « pour avoir l'air d'un homme et fuir ainsi l'humiliation d'être femme » (Roudinesco 2010, 138). L'engagement de Théroigne témoigne d'une seconde voie de l'émancipation, centrée sur le maniement des armes et un idéal guerrier. En mars 1792, alors que font rage les débats sur l'entrée de la France en guerre, elle participe, auprès de la Gironde et de son chef de file Brissot, à défendre ardemment le parti belliciste. Dans ce contexte, elle appelle à la formation de bataillons d'amazones. Elle harangue les femmes en ces termes : « Armons-nous ; nous en avons le droit par la nature et même par la loi ; montrons aux hommes que nous ne leur sommes inférieures ni en vertus, ni en courage ; montrons à l'Europe que les Françaises connaissent leurs droits, et sont à la hauteur des lumières du dix-huitième siècle » (Théroigne 1792, 3). Rappelant l'exemple glorieux des femmes du peuple qui ont participé aux journées insurrectionnelles des 5 et 6 octobre 1789, Théroigne invite les femmes à s'exercer aux armes deux ou trois fois par semaine aux Champs-Élysées ou Champs de la Fédération (*Ibid.*, 7). Partie recruter des amazones chez les femmes du faubourg Saint-Antoine, elle est alors accusée de favoriser les troubles à l'ordre public. Sa tentative de former des bataillons de femmes, à laquelle suivra celle du Club des citoyennes républicaines révolutionnaires en 1793, se solde par un échec. Pour autant, elle porte elle-même les armes lors de l'insurrection du 10 août 1792, ce qui lui vaudra d'incarner aux yeux des contre-révolutionnaires la figure de l'« amazone sanglante ». En dépit de son échec, le projet de Théroigne est révélateur d'un double enjeu fondamental. D'une part, le port des armes pendant la Révolution constitue un droit politique au même titre que le droit de suffrage. Dès lors, réclamer le port des armes équivaut à revendiquer l'accès des femmes à une citoyenneté active (Godineau 2004). D'autre part, cette revendication vient attaquer de front la structure de la domination sexuée qui implique notamment le monopole masculin des armes et de la violence légitime (Tabet 1998, 9-75).



## Le double stigmat

La volonté de ces trois militantes étrangères de redéfinir l'universalisme révolutionnaire de manière à rendre possible l'émancipation politique des femmes suscite, au moment même où elle s'exprime, des rappels à l'ordre. La transgression des normes sexuées qu'elles opèrent suscitent en réaction des violences, tant symboliques que physiques. En tant que femmes qui revendiquent le droit de prendre part à la Cité au même titre que les hommes, elles portent déjà en soi un stigmat (Goffman 1975) : celui de la « femme-homme » qui, en cherchant à s'extraire du carcan normatif de la féminité, devient un « monstre » social (Fayolle 2016). Après leur exécution sur la guillotine, Manon Roland est ainsi accusée d'être un « monstre » pour avoir « sacrifié la nature, en voulant s'élever au-dessus d'elle » et Olympe de Gouges d'être une « virago » et une « femme-homme »<sup>7</sup>. À ce premier stigmat, s'ajoutent pour les femmes étudiées deux autres stigmates qui sont liés d'une part à leur statut d'étrangères et d'autre part à leur sexualité jugée illégitime car hors mariage. Ces stigmates, qui les classent parmi les « anormaux-les », non seulement délégitiment leurs combats, mais aussi participent à ce qu'elles soient durablement reléguées dans l'oubli.

### Le stigmat de l'étrangère ou le spectre de l' « agent double »

Comme son étymologie l'indique, l'étranger-e est celui ou celle qui est marqué-e par l'étrangeté et en cela suscite la méfiance. Cette signification implicite rattrape rapidement Théroigne de Méricourt et Etta Palm qui, comme on l'a vu, ont espéré que leur statut d'étrangères serait aboli par la manifestation répétée de leur patriotisme. Dès 1791, leur engagement pour la France est fréquemment remis en cause dans la presse et au sein des assemblées des sociétés populaires. C'est surtout Etta Palm qui, sans doute en partie en raison de son passé d'espionne, est la cible de ce type d'attaques. Elles sont portées notamment par la militante Louise Robert qui l'accuse d'être agent de la cour de Prusse et de mener une correspondance avec les « ennemis de la nation »<sup>8</sup>. Dans un discours prononcé à la société fraternelle du 12 juin 1791, Etta Palm se défend contre l'« odieuse inculpation que la plus atroce méchanceté a produite contre [elle] » (Palm d'Aelders 1791, 33-34). En dépit de sa défense véhémement, les accusations persistent. Elle écrit : « Les auteurs de la Gazette Universelle du 19 juillet me dénoncent [...] comme agent de la cour de Prusse et contre-révolutionnaire, et dans la feuille du 25, ils me disent démocrate outrée ; quelle contradiction absurde ! » (*Ibid.*, préface). Après avoir été emprisonnée quelques jours en juillet 1791, elle décide pour étayer sa défense de publier un ensemble de ses discours et déclare : « Que mes lecteurs jugent si ces ouvrages semblent une conspiration contre l'État avec des cours étrangères, à l'envie d'exciter des troubles, à l'intrigue ; ou à une âme corrompue » (*Ibid.*). Alors que l'étau se resserre autour d'Etta Palm vers la fin de l'année 1792, elle obtient du ministre des Affaires étrangères une mission en Hollande pour sonder l'opinion sur la France des autorités de son pays. Sa mission avorte alors qu'éclate la guerre entre la France et les Provinces-unies. Etta Palm est alors contrainte par les autorités

<sup>7</sup> « Leçons à tirer de l'exécution de trois femmes », *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 19 novembre 1793.

<sup>8</sup> *Les Révolutions de Paris*, n° 143, p. 36.



hollandaises de rester définitivement dans son pays<sup>9</sup>. Elle mourra dans l'oubli en 1799. Sur son acte de décès, il est inscrit que son enterrement a eu lieu « sans que les cloches n'aient sonné<sup>10</sup> ».

En 1793, dans le contexte de la lutte des factions entre girondin-es et montagnard-es, l'engagement de Théroigne pour le parti de la Gironde lui attire aussi les foudres de ses adversaires politiques qui dénoncent le « complot du parti de l'étranger ». L'été 1793, alors que s'intensifie la guerre contre la Première Coalition, constitue un tournant pour les étranger-es présent-es à Paris. Le temps de la Révolution hospitalière prend fin. Se multiplient les arrestations d'étranger-es né-es dans des pays en guerre contre la France et l'on contraint les autres à porter un ruban tricolore. Par le décret du 6 nivôse an II (26 décembre 1793), les étrangers sont exclus du droit d'être représentant national. La loi des suspects, votée le 17 septembre 1793, aboutit à une nouvelle vague d'arrestation de ceux et celles soupçonné-es de conspirer contre la nation qui se voient dès lors retirer leurs droits politiques. Mary Wollstonecraft est alors enceinte de son amant américain Gilbert Imlay rencontré en France. Pour lui faire obtenir une protection, Imlay la fait enregistrer à l'ambassade américaine comme étant sa femme (Bernez 2003, 14).

### **Le stigmatisme sexuel ou le spectre de la « débauchée »**

Marquées par le stigmatisme de l'« étrangère », les trois militantes vont également subir l'opprobre en raison de leur vie sexuelle qui s'exerce en dehors du cadre conjugal. Alors que sont redéfinies les normes de féminité et de conjugalité pendant la Révolution, la « bonne républicaine » est avant tout définie comme une « bonne épouse » et une « bonne mère » propre à éduquer de futur-es citoyen-nés. Son envers est la figure de la prostituée qui est reléguée dans les marges de la féminité infamante (Plumauzille 2016). Dans ce contexte, la critique du mariage, si elle est alors portée par certaines voix masculines dissonantes<sup>11</sup>, constitue une transgression de l'ordre sexué et politique. Refusant elle-même de se marier afin de conserver son indépendance, Mary Wollstonecraft ose une critique publique du mariage qu'elle qualifie de « prostitution légale » (Wollstonecraft 2003 [1790], 58). Réprouvant le fait que le mariage soit considéré comme le but ultime dans la vie féminine, elle dénonce le conditionnement des femmes depuis l'enfance à cet assujettissement :

« Si toutes les facultés de l'esprit féminin ne doivent être cultivées que dans la mesure où elles respectent la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme, si, quand une femme a trouvé un mari, elle considère qu'elle est arrivée à ses fins et si, mesquine et fière, elle se contente d'une couronne aussi misérable, laissons-la se traîner, satisfaite, aux pieds de son époux dans une situation qui l'élève à peine au-dessus des animaux » (Wollstonecraft 2005 [1792], 76).

Si elles n'ont pas publiquement exprimé cette critique de l'institution conjugale, Etta Palm et Théroigne de Méricourt ont également refusé de vivre maritalement sous la Révolution. Ce choix alimente les fantasmes et la presse leur attribue de nombreuses liaisons. Théroigne de Méricourt, qu'on surnomme « la belle Liégeoise » est tout particulièrement l'objet d'une intense érotisation. Elle est dépeinte par la presse royaliste, puis par l'organe de presse révolutionnaire *Les Révolution de Paris*, comme une « prostituée » et une « débauchée ».

---

<sup>9</sup> Quelques années plus tard, en 1795, un nouveau mouvement révolutionnaire touche la Hollande. Etta Palm est alors arrêtée comme espionne du parti orangiste et est incarcérée jusqu'en 1798.

<sup>10</sup> Archives nationales, AB/XIX/3536 Dossier 7 : Documents relatifs à Etta Palm d'Aelders (1772-1799), 6 pièces.

<sup>11</sup> On peut par exemple citer les révolutionnaires François Boissel et Victor d'Hupay.

Ironie de l'histoire, elle est accusée d'avoir une aventure avec le député Bazire qui serait en réalité l'amant d'Etta Palm<sup>12</sup> ! Il s'agit bien pour les ennemi-es de Théroigne de décrédibiliser son idéal de l'amazone, lequel véhicule un imaginaire de la femme libre et puissante qui s'affranchit des hommes. Sa transgression sexuelle n'est sans doute pas sans rapport avec la violence sexuelle dont elle est l'objet le 15 mai 1793. Alors qu'elle se rend à l'Assemblée nationale comme à son habitude, des femmes du peuple la prennent à parti et lui reproche ses alliances avec des membres de la Gironde. Elle est alors « détroussée » et victime d'une « fessée patriotique », pratique d'humiliation publique utilisée contre les femmes (notamment les religieuses) pendant la Révolution<sup>13</sup>. Si Marat lui vient alors en aide et met fin à cette agression, Théroigne ne se remettra pas de cette humiliation : elle sombre peu à peu dans la folie et est internée jusqu'à sa mort en 1817<sup>14</sup>. L'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout celle à tendance contre-révolutionnaire, ne retiendra de Théroigne que sa réputation sulfureuse : amazone faisant couler le sang, prostituée ou folle, elle est l'incarnation des « déviances » morales de la Révolution.

Plus à l'écart des lieux centraux de la vie politique révolutionnaire, Mary Wollstonecraft échappe dans un premier temps aux quolibets liés à sa vie sexuelle. Quand elle revient en Angleterre en 1795 avec sa fille née hors mariage, elle ne renonce pas à son indépendance. Elle devient ainsi la compagne du théoricien radical William Godwin. Enceinte de ce dernier, elle meurt en couche en 1797 à l'âge de 37 ans. Godwin décide alors de publier une biographie de Wollstonecraft où il ne cache rien de sa vie libre et de son choix d'avoir fait des enfants hors mariage. Suite à cette publication, Wollstonecraft subit alors une vindicte et devient pour l'opinion publique une « prostituée lubrique » (Bernez 2003, 15). Ce stigmatisme sexuel relègue durablement dans l'oubli sa lutte contre les formes multiples de la domination<sup>15</sup>. Mais les féministes révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, des saint-simoniennes aux militantes de 1848 et de la Commune, reprendront le flambeau en dénonçant elles aussi les inégalités qui persistent sous le masque de l'universalisme abstrait des vainqueurs de l'histoire.

Pour mettre en tension l'universalisme révolutionnaire, les trois femmes étudiées parlent depuis un point de vue situé qui s'enracine dans une expérience concrète des rapports de domination. À l'universalisme abstrait qui triomphe pendant la Révolution française et au XIX<sup>e</sup> siècle, elles opposent un universalisme concret, pluriel et mouvant, sans cesse reconfiguré par les luttes des oublié-es de la modernité. Mais leurs voix critiques restent inaudibles et sans cesse délégitimées. Pour avoir ouvert les voix de l'émancipation des femmes et dévoilé les contradictions d'un régime censé être fondé sur les principes d'égalité et de liberté, elles ont été destituées de leur statut de « femmes honorables » et perçues comme des « déviantes ». Ces femmes venues d'ailleurs, aux identités sexuelle et politique troubles, se voient considérées par la majorité de leurs contemporain-es comme des êtres « étranges », des « monstres » que seule une Révolution peut enfanter. À l'image du monstre du roman *Frankenstein* de Mary Shelley, – qui n'est autre que la fille de Mary Wollstonecraft et de William Godwin –, elles ont dès lors été contraintes de lutter pour que soit reconnue pleinement leur appartenance à l'humanité. Proposant une lecture fructueuse de Judith Butler, Étienne Balibar soutient que la théoricienne

---

<sup>12</sup> La rumeur persistante relative à la liaison entre Etta Palm et Bazire se retrouve dans la presse et dans les archives de police : Archives nationales, F<sup>7</sup> 4590 : Dossier de police sur le député Bazire.

<sup>13</sup> Sur l'agression subie par Théroigne, Cf. Archives nationales, F<sup>IV</sup> 1470 ; AF<sup>II</sup> 45, n° 351.

<sup>14</sup> Sur l'enfermement de Théroigne, Cf. Archives nationales, F<sup>7</sup> 4775<sup>27</sup>.

<sup>15</sup> Il faudra attendre les mouvements féministes anglais et américains des années 1960-1970 pour que soient exhumés de l'oubli les écrits de Mary Wollstonecraft qui est depuis considérée comme une des principales pionnières de la lutte pour l'égalité des sexes en Europe.

féministe et *queer* défendrait un « universalisme des différences » (Balibar 2011, 504). Elle mettrait en lumière « le défi que pose à l'universalisme la nécessité d'élargir la liberté et l'égalité à une "humanité monstrueuse", de sorte que l'humain devienne "étranger à lui-même" » (*Ibid.*). Ici se trouve peut-être la clé cachée du projet des féministes révolutionnaires étudiées : transgresser les frontières, tant sexuelles que nationales, pour penser le possible d'un universel hybride, un *universel monstre*.

## Bibliographie

### Sources primaires (imprimées)

Presse

*Gazette nationale ou le Moniteur universel*

*Les Révolutions de Paris*

Brochures, écrits autobiographiques, lettres

PALM D'AELDERS Etta, *Appel aux françaises sur la régénération des mœurs et nécessité de l'influence des femmes dans un gouvernement libre*, Paris, De l'imprimerie du Cercle social, 1791.

STROBL-RAVELSBERG Ferdinand de, *Les Confessions de Théroigne de Méricourt, la belle Liègeoise. Extrait du procès-verbal inédit de son arrestation au pays de Liège, qui fut dressé à Koufstein (Tyrol) en 1791*, Paris, L. Westhausser, 1892.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT, *Discours prononcé à la Société Fraternelle des Minimes, le 25 mars 1792, en présentant un drapeau aux citoyennes du Faubourg S. Antoine*, Paris, de l'imprimerie de Demonville, 1792.

WOLLSTONECRAFT Mary, *Défense des droits des hommes* (1790), in *Une Anglaise défend la Révolution française. Réponse à Edmund Burke par Mary Wollstonecraft*, traduit de l'anglais par Marie-Odile Bernez, Paris, Éd. du CTHS, 2003.

WOLLSTONECRAFT Mary, « Lettre rédigée à Paris le 15 février 1793 », in *Une Anglaise défend la Révolution française. Réponse à Edmund Burke par Mary Wollstonecraft*, traduit de l'anglais par Marie-Odile Bernez, Paris, Éd. du CTHS, 2003.

WOLLSTONECRAFT Mary, *Défense des droits de la femme* (1792), Paris, Payot & Rivages, 2005.

### Sources secondaires

ABERDAM Serge, « Droits de la femme et citoyenneté. Autour du séjour de Mary Wollstonecraft à Paris en 1793 », in GUILHAUMOU Jacques et MONNIER Raymonde (dir.), *Des notions-concepts en Révolution*, Paris, Société des Études Robespierristes, 2003, p. 123-148.

BALIBAR Étienne, *Des universels : essais et conférences*, Paris, Éditions Galilée, 2016.



- BALIBAR Étienne, *Citoyen sujet et autres essais d'anthropologie philosophique*, Paris, PUF, 2011.
- BERNEZ Marie-Odile, « Catharine Macaulay et Mary Wollstonecraft. Deux femmes dans le débat sur la révolution française en Angleterre » *Annales historiques de la Révolution française*, n° 344, 2006, p. 161-178.
- BERNEZ Marie-Odile, « Introduction », in *Une Anglaise défend la Révolution française. Réponse à Edmund Burke par Mary Wollstonecraft*, Paris, Éd. du CTHS, 2003.
- BLANC Olivier, *Les Libertines, Plaisir et Liberté au temps des Lumières*, Paris, Perrin, 1997.
- DAVIS Michael, « Le radicalisme anglais et la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 342, 2005, p. 73-99.
- DORIGNY Marcel, GAINOT Bernard, *La Société des amis des Noirs, 1788-1799. Contribution à l'histoire de l'abolition de l'esclavage*, Paris, éditions UNESCO/EDICEF, 1998.
- DUHET Paule-Marie (dir.), *Cahiers de doléances des femmes en 1789 et autres textes*, Paris, Édition des femmes, 1981.
- FAYOLLE Caroline, *La Femme nouvelle. Genre, éducation, révolution (1789-1830)*, Paris, Éd. du CTHS, 2017.
- FAYOLLE Caroline, « La "femme monstre". La citoyenneté à l'épreuve de la peur de la confusion des sexes », in BOGANI Lisa, BOUCHET Julien, BOURDIN Philippe et CARON Jean-Claude (dir.), *La citoyenneté républicaine à l'épreuve des peurs*, Rennes, PUR, 2016, p. 109-118.
- GODINEAU Dominique, « De la guerrière à la citoyenne. Porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 20, 2004, p. 43-69.
- GODINEAU Dominique, *Les citoyennes tricoteuses. Les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988.
- GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975 (édition américaine : 1963).
- GRUBITZSCH Helga et BOCKHOLT Roswitha, *Théroigne de Méricourt : die Amazone der Freiheit*, Centaurus-Verlagsgesellschaft, 1991.
- JOURDAN Annie, *La Révolution batave entre la France et l'Amérique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- KATES Gary, *The Cercle Social, the Girondins, and the French Revolution*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1985.
- MAOULIDI Salma, « Mary Wollstonecraft. Challenges of race and class in feminist discourse », *Women's Studies Quarterly*, vol. 35, n° 3/4, 2007, p. 280-286.
- MARTIN Jean-Clément, *La révolte brisée. Femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008.
- PENIGAULT-DUHET Paule, *Wollstonecraft-Godwin (1759-1797)*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'Université Lille III, 1984.
- PLUMAUZILLE Clyde, *Prostitution et révolution. Les femmes publiques dans la cité républicaine, 1789-1804*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.
- RIOT-SARCEY Michèle (dir.), *De la différence des sexes. Le genre en histoire*, Paris, Larousse, 2010.



- RIOT-SARCEY Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2008 (1<sup>ère</sup> édition 2002).
- ROUDINESCO Élisabeth, *Théroigne de Méricourt. Une femme mélancolique sous la Révolution*, Paris, Albin Michel, 2010 (1<sup>ère</sup> édition, 1989).
- SCOTT Joan W., *La citoyenne paradoxale*, Paris, Albin Michel, 1998.
- TABET Paola, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- TARRAGONI Federico, *L'énigme révolutionnaire*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2015.
- VARIKAS Eleni, *Les rebuts du monde. Figures du paria*, Paris, Stock, 2007.
- VARIKAS Eleni, *Penser le sexe et le genre*, Paris, PUF, 2006.
- VARIKAS Eleni, *La Révolte des Dames. Genèse d'une conscience féminine dans la Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle (1830-1907)*, Lille, ANRT, 1988.
- VEGA Judith A., « Luxury, necessity, or the morality of men. The republican discourse of Etta Palm-Aelders », in BRIVE Marie-France (dir.), *Les femmes et la Révolution française*, Toulouse, Presse universitaire du Mirail, 1989, p. 363-370.
- VIENNOT Éliane, *Et la modernité fut masculine. La France, les femmes et le pouvoir 1789-1804*, Paris, Perrin, 2016.
- WAHNICH Sophie, *L'impossible citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Albin Michel, Paris, 1997.

## Résumés

La notion d'universalisme, qui est au cœur de débats politiques actuels, suscite pendant la Révolution française des conflits d'interprétation. Pour restituer certains d'entre eux, cet article se propose d'analyser la conception de l'universalisme défendue par trois militantes féministes étrangères engagées dans le processus révolutionnaire : Mary Wollstonecraft, Théroigne de Méricourt et Etta Palm d'Aelders. Croisant les trajectoires sociales et politiques de ces femmes, il s'agit de montrer que leur expérience d'une double exclusion – en tant que femmes et étrangères – leur a permis de pointer les contradictions de l'universalisme abstrait défendu par les dirigeants révolutionnaires. Chacune à leur manière, elles dessinent des voies pour concrétiser pour les femmes la promesse d'émancipation portée par la Révolution. L'éducation nouvelle pour les deux sexes, la prise d'armes par les femmes et l'articulation des luttes contre d'autres formes d'oppression constituent différents moyens pour faire advenir une égalité réelle. Mais, marquées par les stigmates liés à leur statut d'étrangère et à leur vie sexuelle transgressive des normes de féminité, ces trois féministes sont victimes d'un rappel à l'ordre tant physique que symbolique. Leurs positions, si elles ont été délégitimées, ouvrent aujourd'hui des perspectives pour penser un autre universalisme, pluriel et hybride, sans cesse reconfiguré par les résistances aux rapports de domination.



*The notion of universalism at the heart of current political debates also fueled conflicting interpretations during the French Revolution. This article will review competing viewpoints on universalism by analyzing the notion from the perspective of three foreign feminist activists involved in the revolutionary process: Mary Wollstonecraft, Théroigne de Méricourt and Etta Palm d'Aelders. Examining the social and political trajectories of these women will demonstrate how their dual experience of exclusion as women and as foreigners enabled them to pinpoint contradictions in the abstract universalism defended by revolutionary leaders. Each of them blazed a trail meant to fulfill for women the promise of emancipation made by the Revolution. Establishing progressive education for both sexes, arming women, and putting struggles against other forms of oppression into words were just some of the means they employed to bring about real equality. However, stigmatized because they were foreigners and because they transgressed sexual norms for women, all three feminists were subjected to both physical and symbolic repression. Though their positions were delegitimized in the past, they are now opening up pathways to conceive a different universalism, one that is plural and hybrid, endlessly reconfigured by the many resistances to forms of domination.*

## Mots clés

féminisme, révolution, universalisme, émancipation, stigmaté

*feminism, revolution, universalism, emancipation, stigmatization*

## À propos des auteur·e·s

Caroline Fayolle est historienne, maîtresse de conférences à l'Université de Montpellier. Elle est spécialisée dans l'histoire du genre, du féminisme et de l'éducation pendant la Révolution française et le premier XIX<sup>e</sup> siècle. Ses recherches interrogent les enjeux politiques liés à la fabrique des identités sexuées dans les contextes révolutionnaires et post-révolutionnaires. Elle a publié plusieurs travaux relatifs à ces questions, notamment : *La Femme nouvelle. Genre, éducation, révolution (1789-1830)*, Paris, Éditions du CTHS, 2017.

## Pour citer cet article

FAYOLLE Caroline, « L'universalisme en conflit. Trois féministes européennes dans la Révolution française », *Comment S'en Sortir ?*, n° 5, hiver 2017, p. 78-92.